

**Communication  
de Monsieur Jean-Claude BONNEFONT**

☯ ♦ ☾

**Séance du 17 novembre 2000**

☯ ♦ ☾

**Ombres et Lumières sur le Chevalier de Solignac  
(1684-1773).**

Il est difficile de traiter ici du chevalier de Solignac, qui fut le premier secrétaire perpétuel de notre académie de 1751 à 1773. D'abord parce que sa vie et son rôle dans la création de notre académie ont été déjà longuement étudiés et analysés dans les communications de Druon, à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle (1), dans la notice de Pfister, qui accompagne la table parue en 1901 (2), dans la thèse de l'abbé Emile Hatton (3), et surtout dans le travail fondamental de Pierre Boyé qui, en excellent historien, a rassemblé tous les documents disponibles sur Solignac, dont il a prononcé l' " éloge historique " en 1905, lors de sa propre réception à l'académie (4). Mais la difficulté vient aussi de la complexité du personnage de Solignac. C'était un homme jovial, bon vivant, à la parole et à la plume facile, et pourtant d'une extrême discrétion, habitué à travailler dans l'ombre et avare de renseignements sur toute une partie de son existence. Ses écrits nous apprennent peu de choses sur lui et finalement, les documents de l'époque dont nous disposons ne sont pas très nombreux. Ils sont au nombre de deux.

Le chevalier de Solignac a fait l'objet à sa mort d'un éloge funèbre, prononcé en 1774 devant l'académie par son successeur, Pierre Esprit de Sivry (5). Il représente en quelque sorte la biographie officielle de notre personnage. Mais un autre éloge de Solignac a été prononcé en

1773 devant le collège de Nancy par l'abbé Edme Ferlet (6) : Pierre Boyé ne me paraît pas y avoir attaché la même importance qu'à l'autre, peut-être parce qu'il paraît moins riche en faits positifs, dont aime à se régaler un historien sérieux. Mais ce deuxième discours me semble personnellement beaucoup plus révélateur de la personnalité de Solignac : l'abbé Ferlet avait recueilli les confidences du secrétaire perpétuel à la fin de sa vie, à un âge où l'on ne cherche plus à tricher et où, sans doute, devant un prêtre, on se prépare à un examen de conscience sincère et définitif. Nous savons que Solignac aimait beaucoup cet abbé et, après avoir perdu tous ses fils, le considérait un peu comme son fils adoptif. En lisant les paroles de l'abbé Ferlet, il me semble entendre le message que Solignac désirait faire passer jusqu'à nous.

Nous disposons aussi d'une source nouvelle, que Boyé ignorait complètement, et qui est susceptible de projeter une lumière nouvelle sur le personnage de Solignac. Ce sont les lettres que Madame de Graffigny adresse à son ami Panpan Devaux, resté à la cour de Lunéville (7). Il y est souvent question de Solignac ; il leur sert même d'intermédiaire lorsqu'il s'agit d'échanger des paquets, notamment ceux qui contiennent des livres : la censure n'osait évidemment pas se hasarder à intercepter des colis adressés au secrétaire du roi Stanislas, et qu'on pouvait présumer destinés au roi de Pologne lui-même. Mais en dépit des services qu'il leur rend, Solignac est présenté sous un jour peu favorable. Madame de Graffigny a la dent dure avec lui : elle se moque de ses ambitions littéraires, elle se méfie de son comportement hypocrite et de sa possible trahison. Dans toute cette correspondance, Solignac est désigné soit sous son vrai nom (La Pimpie ou Solignac, suivant les cas), tantôt sous le pseudonyme peu flatteur de *Torticolis* (8).

Alors ? Qui était réellement Solignac ? La présente communication, qui n'est pas un éloge académique, mais une investigation presque policière, se veut un essai pour répondre au moins partiellement à cette question.

### 1. Un obscur littéraire, comme il y en a eu tant d'autres, au début du XVIII<sup>ème</sup> siècle.

S'il n'avait pas rencontré Stanislas en 1734, on ne parlerait pas du chevalier de Solignac. Ce fut à n'en pas douter la chance de sa vie, une chance qu'il avait sans doute depuis longtemps attendue, et qu'il a su saisir à pleines mains. Elle arrivait bien tard, il est vrai : né à la fin de l'année 1684, il avait déjà près de 50 ans. Mais mieux vaut tard que jamais, et comme il n'est mort qu'en 1773, il a tout de même vécu assez longtemps pour profiter de cette tardive embellie de son existence.

Pierre Boyé, dans l'éloge cité ci-dessus, a fait justice comme il se doit des prétentions de Solignac à la noblesse. Son acte de naissance, retrouvé à Montpellier, lui donne le nom de Pierre Joseph La Pimpie. Par la suite, il s'est fait appeler M. de La Pimpie, puis, en transformant le nom de sa mère, une demoiselle Soullignac, et en songeant peut-être à la gloire de Fénelon (M. de Salignac de la Mothe Fénelon), M. de Solignac. A Lunéville, on devait rire sous cape des armes qu'il s'était données, et qui représentaient un lapin et une pie, mais on l'appelait tout de même couramment le chevalier de Solignac, puisque Stanislas le nommait ainsi. Il était d'ailleurs d'une certaine façon devenu réellement chevalier, puisque le roi de Pologne lui avait fait obtenir de son gendre le roi de France, en 1738, en récompense de ses services, le titre de chevalier de l'Ordre du Christ. Nous ne sommes pas ici pour remuer le fer dans la plaie, ni pour dénoncer une pratique assez courante à l'époque : si Solignac avait été riche, il aurait pu acheter une terre ou une charge anoblissantes, mais il était trop pauvre pour le faire. Il n'avait pour vivre que sa plume et il voulait à tout prix obtenir la considération et les honneurs qui lui avaient été longtemps refusés.

Le début de l'existence de Solignac ressemble à celui de beaucoup d'hommes de lettres de son temps. Il est destiné à l'état ecclésiastique, et envoyé au Séminaire de Toulouse, tenu par les Jésuites et jumelé au Collège de la ville. Nous ne savons rien de ses études, mais il faut noter qu'en 1757, dans son *Eloge de Fontenelle* (9), il se livre à une critique en règle de l'enseignement qu'on donnait autrefois chez les Jésuites. " *On lui fit suivre dans ses études l'usage ordinaire et jusqu'à présent indispensable, parce qu'on n'en connaît pas de meilleur. Il fit ses classes au collège des Jésuites de Rouen ; c'est-à-dire que malgré le zèle et l'habileté de ses maîtres, il perdit 7 ou 8 années, et les plus précieuses de sa vie, à une étude stérile des mots, à une possible construction de phrases, à un fastidieux entassement de figures, aux spécieuses subtilités d'un art de raisonner, qui apprend moins à défendre la vérité qu'à la contredire* ". Ne s'appliquait-il pas ce constat à lui-même ?

A sa sortie du collège, il se destine à la prédication, mais se sent déjà attiré par le commerce de l'esprit et par la fréquentation du monde. Sa carrière ecclésiastique reçoit une inflexion, lorsqu'il est choisi pour devenir le secrétaire d'un haut magistrat de Grenoble, le président Moret de Bourchenu de Valbonnais, qui est devenu aveugle en 1701, et qui a besoin d'un secrétaire, notamment pour achever une très savante *Histoire du Dauphiné*. Les dates nous manquent dans la biographie du jeune Solignac, mais nous savons tout de même que le départ de Solignac à Grenoble s'est fait par l'entremise de Mgr Soanen, évêque du minuscule diocèse alpin de Senez : or Soanen était venu prêcher le carême à Tou-

louse en 1701 et à Montpellier l'année suivante (10). On peut donc supposer que le jeune homme a été le secrétaire de Bourchenu pendant une dizaine d'années, jusqu'à la parution de l'*Histoire du Dauphiné*, datée de 1711. Au contact du magistrat, qui avait eu une jeunesse très aventureuse, Solignac dit avoir contracté le goût des voyages à l'étranger et l'envie de goûter l'atmosphère des milieux littéraires parisiens. En outre, Bourchenu réunissait dans son salon un certain nombre d'amis lettrés et Solignac appréciait certainement le commerce d'esprit qu'ils faisaient ensemble, et qui était comme la préfiguration d'une académie provinciale.

Nous ne savons pas à quelle date Solignac est arrivé dans la capitale. C'était probablement dans les dernières années du règne de Louis XIV, j'aurais tendance à dire autour de 1713. C'est une date significative : elle marque, avec la publication de la bulle *Unigenitus*, le début de la grande crise qui secoue le clergé français, écartelé entre le jansénisme et la fidélité au pape. Solignac n'y fait jamais allusion, mais il est difficile de croire que cet événement n'a pas influé sur sa vocation religieuse. Les deux évêques qui le protègent, Mgr Soanen et l'évêque de Grenoble Mgr de Montmartin, prennent tous les deux la tête de la révolte janséniste, ils deviennent aussitôt la cible des attaques des jésuites, qu'ils cessent évidemment de favoriser dans leur diocèse. Le jeune La Pimpie, qui a l'esprit vif, a dû comprendre que cette situation ne lui était pas favorable, sa carrière ecclésiastique était mal partie. C'est peut-être ce qui le décide à quitter Grenoble pour Paris.

A cette date, il a reçu les ordres mineurs, il porte le petit collet, et il n'a pas encore renoncé à sa vocation ecclésiastique. Il s'exerce à prêcher dans les églises parisiennes. Mais c'est un fiasco total : l'accent méridional dont il ne parvient pas à se débarrasser fait rire ses auditeurs, ils s'amusent probablement aussi de la verve un peu trop riche qu'il n'arrive pas à canaliser, ils rient des provincialismes de son style, que Fontenelle, nous dit-on, l'aidera plus tard à éliminer.

Il faut reconnaître que la vocation religieuse de l'abbé La Pimpie n'était pas très solide.

Il n'a jamais paru porter beaucoup d'intérêt à la théologie dogmatique. L'influence de Fontenelle qu'il subit à Paris, lui fait porter un regard plutôt sceptique sur les faits religieux. Son credo, tel que nous le connaissons plus tard, semble se résumer à trois points essentiels : l'existence d'un Dieu créateur, la nécessité d'avoir une religion pour lui rendre un culte, la prédominance de la religion chrétienne sur toutes les autres en raison de la supériorité de sa morale. Je le définirais volontiers comme un "moraliste", dans tous les sens du terme. L'intérêt aurait pu

le conduire à rester chez les Jésuites, et à espérer vivre un jour d'un petit bénéfice, qu'on lui aurait octroyé : mais c'était un calcul bien aléatoire et cela le condamnait à mener une vie calme et rangée. Il avait conscience que sa véritable vocation était de devenir homme de lettres, et pour cela il voulait mener une existence libre et aventureuse, celle qu'on aurait appelé au siècle suivant " la vie de bohème ", mais qui avait été déjà illustrée au siècle précédent par La Fontaine et ses amis.

C'est au cours de ce long séjour parisien, qui a dû durer comme le séjour à Grenoble une dizaine d'années, que La Pimpie complète sa formation d'écrivain : il a la chance de pouvoir le faire en compagnie des deux plus grands littérateurs de son époque, tous les deux partisans de la supériorité des Modernes sur les Anciens : Bernard Le Boyer de Fontenelle, neveu du grand Corneille, remarquable vulgarisateur, membre de l'Académie française et surtout secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, où il rédige sur les confrères décédés des notices qui sont de purs chefs d'œuvre ; Houdar de la Motte, ami intime du précédent, académicien aussi, qui nous apparaît aujourd'hui surtout comme un théoricien de la littérature. Ce dernier défend notamment une idée qui restera toujours chère à Solignac : celle de la séparation stricte qui doit exister entre les genres littéraires ; pour lui, le goût consiste à adapter son style et sa pensée au genre de littérature que l'on a choisi et dont on doit impérativement respecter les règles, même si personne ne les a écrites . La Motte est mort trop tôt pour que Solignac ait pu prononcer son éloge ; mais il a fait celui de Fontenelle, dans lequel il nous présente ce maître, alors âgé de 60 ans (c'était donc vers 1717), acceptant de corriger avec indulgence et une inlassable bonté les essais du jeune disciple qu'il était alors.

Nous aimerions évidemment savoir dans quelles conditions Solignac a pu approcher ces deux grands maîtres. Sa naissance obscure lui interdisait normalement de fréquenter les salons aristocratiques où les deux académiciens tenaient la vedette et où d'ailleurs il n'est jamais cité parmi les participants. On ne peut émettre que des hypothèses, difficiles à vérifier : il a pu les rencontrer tout simplement dans les cafés littéraires, où tout le monde était admis. Il a pu aussi travailler pour eux à des tâches diverses, par exemple rédiger pour eux des libelles dans la propagande anti-janséniste dont le Régent les avait chargés . L'hypothèse la plus séduisante, malheureusement invérifiable, est d'imaginer que Solignac avait été embauché comme secrétaire, sans doute sur la recommandation de Bourchenu, par Houdar de La Motte, devenu lui aussi aveugle en 1711. Ce que Solignac écrit et publie à cette époque, et qu'il reniera énergiquement par la suite, appartient au genre des poésies de salon et porte la marque de l'esprit de préciosité que Fontenelle, né en 1657, avait légué aux premières décennies du XVIII<sup>ème</sup> siècle.

## 2. Un agent diplomatique très discret, peut-être agent secret.

Depuis longtemps, Solignac, nous l'avons dit, rêvait d'aventure. Notre futur secrétaire perpétuel n'avait pas l'intention de rester perpétuellement secrétaire de quelque écrivain. Mais il lui fallait sauter le pas. Et c'est ici que l'amour entre en scène. Amour, quand tu nous tiens !

En accord avec ses maîtres Fontenelle et La Motte, tous les deux très bien adaptés à leur vie de " vieux garçons ", Solignac était resté célibataire jusqu'aux abords de la quarantaine. Pourquoi a-t-il brusquement décidé de se marier ? C'est parce qu'il a fait la connaissance d'une jeune personne, née en 1701 : elle s'appelle Marie Jeanne Pétrequin et appartient à une famille d'origine écossaise qui a suivi le roi d'Angleterre Jacques II dans son exil en France. C'est une femme qu'on nous décrit comme très cultivée, capable de donner un avis autorisé sur les œuvres littéraires de son époux et au caractère assez affirmé. Mais comment prétendre à épouser cette jeune fille si l'on est comme Solignac un homme de lettres à l'existence difficile, et si l'on n'exerce pas une profession honorable ? Solignac appelle à son aide le président de Bouché, qui n'a pas oublié son protégé. Grâce à son entremise, il est recommandé au Ministère des Affaires étrangères et chargé d'une première mission en Pologne, probablement en 1725. Rappelons que Louis XV a épousé en 1725 Marie Leszczyńska et que la Pologne revêt maintenant un nouvel intérêt pour le gouvernement français. Comme au cours de cette première mission les qualités de Solignac ont été appréciées, il est chargé d'une deuxième mission. Dans l'intervalle entre les deux, il épouse Marie Jeanne Pétrequin, probablement en 1726. Elle le suit aussitôt en Pologne, où ils ont leur premier fils, né en 1727.

A cette époque, le roi de Pologne est Auguste II, l'électeur de Saxe, qui a supplanté Stanislas sur le trône de ce pays en 1712. Solignac vit à la cour de Varsovie, où ses talents littéraires sont très appréciés. A l'occasion de la naissance de son premier fils, il écrit des *Stances sur l'éducation*, publiées en 1728, qu'il dédie au premier ministre d'Auguste II, le maréchal Flemming. Le sort est parfois bien ironique : c'est ce même maréchal qui avait voulu faire assassiner Stanislas quelques années plus tôt (11) ! Flemming, qui est immensément riche, apprécie beaucoup le talent de Solignac, et il lui fait des avances pour qu'il travaille à son profit : c'est sans doute ce que l'on appellerait de nos jours " retourner " un agent. Solignac, nous dit-on, refuse avec indignation : il veut être fidèle à la France. Il ne pouvait évidemment pas avouer à la fin de sa vie qu'il avait été tenté de servir l'ennemi mortel de Stanislas ! En réalité, il n'a peut-être même pas eu le temps de répondre, car Flemming est mort presque aussitôt. Nous voyons Solignac accepter alors la protection, il est vrai moins compromettante, d'une grande dame, la princesse

Radziwill, qui appartient à une des familles les plus riches et les plus influentes de la noblesse polonaise, les Sapieha. Eux aussi comptent parmi les ennemis déclarés de Stanislas. Solignac devient grand maréchal de sa cour. Pendant ces années obscures, il apprend le polonais, il s'initie à la vie et à l'histoire de la Pologne et il conçoit peut-être déjà le projet de son *Histoire de Pologne*, tout en renseignant le gouvernement français sur l'évolution de la situation dans ce pays.

Il se trouve que la diplomatie française s'intéresse de plus en plus à la Pologne. Le ministre des Affaires étrangères Chauvelin, qui veut abaisser l'empire d'Autriche, imagine d'entourer ce pays d'une ceinture d'états tampons, favorables à la France. La Pologne serait évidemment une pièce maîtresse dans ce dispositif, si l'on pouvait y rétablir Stanislas sur le trône. Il envoie comme ambassadeur à Varsovie le marquis de Monti, chargé de préparer l'opinion à un tel événement. Le marquis a comme secrétaire M. Tercier, un homme de lettres avec lequel Solignac se sent tout de suite beaucoup d'affinités, et qui deviendra un de ses meilleurs amis. C'est en 1729 que Monti prend ses fonctions d'ambassadeur à Varsovie. Avant même de connaître Stanislas, Solignac a dû être mis à contribution pour rédiger toutes sortes de documents de propagande destinés à appuyer son éventuelle candidature. A la mort d'Auguste II, le 1<sup>er</sup> février 1733, il a pu être chargé aussi de certains contacts avec les grands électeurs, qu'on abreuve d'or et de promesses pour obtenir leur vote.

A l'arrivée de Stanislas en Pologne, Solignac a peut-être eu l'occasion de le voir une quinzaine de jours à Varsovie, mais pas davantage. Après avoir été élu roi par la Diète, Stanislas quitte précipitamment sa capitale, vers laquelle se dirige une armée russe, et court s'enfermer dans Danzig, avec l'ambassadeur de France et M. Tercier. Contrairement à ce que dit Boyé, pour une fois pris en faute, Solignac ne les suit pas à Danzig : il reste au contraire avec sa femme à Varsovie, ce qui semble confirmer qu'il n'est pas un représentant officiel de l'ambassade, mais plutôt un agent immergé en milieu hostile. C'est ici que se place l'épisode rocambolesque de l'évasion de Solignac de Varsovie (12), qui fait bien le pendant à l'évasion de Stanislas de Danzig. Je la rapporte ici comme Solignac la contait à la fin de sa vie.

La scène se passe à Varsovie au milieu de l'année 1734. La ville est aux mains des Russes, qui veulent imposer leur candidat comme roi de Pologne et font la chasse aux partisans de Stanislas. Dans la nuit, une ombre se glisse sur le toit d'une maison. L'homme, qui veut échapper à la perquisition des militaires, se dissimule derrière les cheminées, puis s'élance de toit en toit au risque de se rompre le cou. C'est un français, encore agile pour ses 49 ans. Obligé de se cacher pendant la journée, il a

voulu rendre visite, peut-être pour la dernière fois, à sa femme légitime, qu'il adore, et à ses deux jeunes enfants. Il se fait appeler le chevalier de Solignac. Ce n'est pas un fier cadet de Gascogne ou un mousquetaire intrépide émule du chevalier d'Artagnan. C'est le futur secrétaire perpétuel de l'académie que fondera Stanislas !

Le fugitif regagne sa cachette. Avec l'aide d'un officier saxon, qu'il connaît sans doute de longue date, il combine un plan pour s'échapper de Varsovie et gagner Königsberg, où le roi Stanislas a réussi à parvenir. On lui trouve une voiture, dans laquelle il se dissimule en feignant d'être malade, et sans doute l'est-il réellement, mais de peur ! A chaque instant, il craint d'être découvert : un officier russe vient éclairer son visage de sa torche, mais sans le reconnaître. Lorsqu'il voit sa voiture escortée par un groupe de cavaliers, il s'imagine que les Russes l'ont fait prisonnier et vont le conduire en Sibérie. Il tremble, se désespère et pense qu'il doit dire adieu pour toujours à ceux qu'il aime, ainsi qu'à ses rêves de gloire littéraire. Mais c'est une ruse imaginée par son protecteur, pour lui permettre de franchir sans encombre les barrages. Solignac finit par arriver sain et sauf à Königsberg, où son épouse viendra le rejoindre quelque temps plus tard, après avoir bravé elle aussi bien des dangers.

Cet événement qui aurait pu causer sa perte est en réalité la chance de sa vie. Il trouve un Stanislas isolé, découragé, conscient d'avoir été abandonné par la France et lâché par ses partisans, qui se rallient au nouveau roi Auguste III. L'ambassadeur de France, M. de Monti et son secrétaire, M. Tercier, sont prisonniers des Russes. De même qu'au combat, on voit un vaillant sous-officier prendre la place de ses supérieurs tués ou blessés, Solignac s'efforce de les suppléer. Il console Stanislas, il l'exhorte, il le rassure sur l'aide que lui apportera la France, il l'aide à rédiger des proclamations pour faire valoir ses droits à la couronne et pour inciter ses partisans à lui rester fidèles. C'est de cette période que date la *Lettre d'un seigneur polonais écrite de Königsberg à un seigneur polonais de ses amis à Varsovie*, datée du 10 septembre 1735 (13). On sait qu'il en est le rédacteur, puisqu'il a écrit lui-même de sa main, sur l'exemplaire de la Bibliothèque de Nancy : *par M. le chevalier de Solignac, secrétaire du roi Stanislas*. C'est un manifeste de propagande qui ne manque pas d'habileté ; il utilise pour convaincre toutes les ressources de la logique formelle et de l'art oratoire ; l'auteur est bien informé de la situation diplomatique en Europe ; mais ce n'est qu'un texte de propagande, qui nous semble aujourd'hui trop artificiellement fabriqué.

Voici Stanislas à Meudon, dans l'attente du dénouement qui fera du roi de Pologne déchu un duc de Lorraine et de Bar. Solignac est resté près de lui, car il a su conquérir l'amitié du prince, qui l'emploie comme



secrétaire. C'est pour lui une période heureuse : il renoue les relations qu'il possédait dans les milieux littéraires parisiens, il en établit de nouvelles. Il traduit du polonais *La voix libre du citoyen ou les Observations sur la Pologne par le roi Stanislas*, qui ne sera éditée qu'en 1749 à Amsterdam et il prépare une nouvelle édition de ses *Quatrains ou Maximes sur l'éducation*, parus dix ans plus tôt en Allemagne. En avril 1737, Stanislas arrive en Lorraine. Il s'installe au château de Lunéville et réunit autour de lui une cour où les Polonais qui l'ont suivi se partagent les places avec les Lorrains. Solignac est plus que jamais indispensable au roi, car il est capable d'établir le contact avec les uns comme avec les autres. Il est fait chevalier de l'ordre du Christ en récompense des services qu'il a déjà rendus, et de tous ceux qu'il s'appête à rendre. Une ombre pourtant dans ce tableau : il perd en 1739 un fils âgé de douze ans, qui était probablement contrefait, si l'on interprète bien ce que dit Madame de Graffigny : "*J'ai vu hier la fille de Madame de Bouillon, qui a 10 ans, grande comme le petit Solignac, et faite comme lui, au visage près, qui n'est point joli. Mais elle a l'esprit des bossus*". Devaux lui écrit peu de temps après : "*Je ne sortis hier que pour aller faire compliment (le mot n'a rien d'ironique, il signifie condoléances) à Solignac sur son fils, qui venait enfin de mourir*" (14).

### 3° Un écrivain anxieux de reconnaissance littéraire et académique.

Je parlerai très peu ici du rôle joué par Solignac comme secrétaire perpétuel de notre académie. Je réserve cette question pour une communication à notre futur colloque de septembre 2001. J'insisterai surtout sur sa place à la cour de Lunéville et sur ses ambitions littéraires avant la fondation de l'académie.

Nous disposons depuis quelques années d'une source nouvelle pour mieux connaître le personnage de Solignac : c'est la Correspondance que madame de Graffigny a échangée avec son ami Panpan Devaux, qui vivait à la cour de Lunéville. Solignac s'était offert avec complaisance pour servir d'intermédiaire pour les envois de livres et de périodiques, car il bénéficiait, comme secrétaire du roi de Pologne, d'une franchise postale. Cela lui permettait en échange d'être tenu au courant de toutes les nouveautés parisiennes. Une phrase d'une lettre de Devaux, le 17 mars 1739, est significative : "*Quand vous m'enverrez quelque chose par Solignac, ne mettez point de lettres dans son paquet. C'est lui qui vous en prie, parce que quelquefois on les ouvre et cela pourrait lui enlever sa franchise*" (15). Madame de Graffigny, elle, soupçonne Solignac de lire certaines de leurs lettres et met en garde son correspondant. Elle n'aime pas beaucoup Solignac, et elle ne s'en cache pas. Dans ses lettres, qui sont souvent codées pour déjouer la censure, elle lui donne le surnom peu

flatteur de *Torticolis*. Il s'agit, nous disent les éditeurs, d'une allusion à une Allégorie de Jean Baptiste Rousseau : elle représente l'Hypocrisie, fille adoptive de Satan, fille naturelle de la Fraude et de l'Orgueil. On ne pouvait évidemment pas s'en prendre ouvertement à Solignac, qui avait la faveur du roi de Pologne ; mais à mots couverts, on devait dauber sur sa fausse généalogie et sur l'orgueil qui lui faisait désirer d'atteindre la gloire littéraire.

Nous voyons Solignac jouer près du roi Stanislas le rôle d'une sorte de ministre de la culture. Il organise les loisirs du roi, il s'efforce de l'informer de toutes les nouvelles littéraires et de lui procurer tout ce qui paraît de nouveau. En novembre 1738, le roi veut, paraît-il, qu'on joue une comédie. Plusieurs courtisans, dont Desmarets, se réunissent chez Solignac, pour monter une sorte de compagnie théâtrale d'amateurs : *Nous soussignés promettons et nous engageons à jouer de jour en jour pendant cet hiver des comédies pour divertir Sa Majesté*. Comme les honnêtes femmes ne pouvaient décemment pas monter sur les planches, les rôles féminins étaient tenus par des actrices professionnelles, ce qui devait évidemment émoustiller ces messieurs et les inciter à se porter volontaires pour ces spectacles. Solignac devait jouer notamment le rôle d'Amphitryon dans la pièce de Molière (16). L'année suivante, on nous dépeint Solignac faisant la lecture au roi. Il lit un texte où il est dit que les rois ne doivent bâtir que pour l'utilité publique, non pour la magnificence et les plaisirs. Le roi, qui s'applique ce texte à lui même, interrompt Solignac en s'écriant : *Ah, mon ami, adieu le kiosque !* Il s'agit évidemment du kiosque que le roi a fait construire dans le parc du château de Lunéville. C'est Solignac qui est à la source de cette histoire ; Madame de Graffigny nous dit qu'il fait beaucoup de " contes ". Nous dirions aujourd'hui qu'il aime à raconter des anecdotes, plus ou moins appréciées de ses auditeurs (17). En avril 1739, nous apprenons encore que Solignac, qui se sent la fibre journalistique, s'est mis dans la tête de publier une feuille périodique. Il en a déjà rédigé une, qui semble bonne. Madame de Graffigny est sceptique : si la feuille est bonne, elle ne doit pas être de lui. Mais Devaux lui confirme que la deuxième aussi est de qualité : *" Nous allâmes chez Torticolis, qui nous lut sa seconde feuille. Oh, pour le coup, nous tombâmes des nues et nous ne retrouvâmes plus l'auteur des Amours d'Horace (une œuvre de jeunesse, reniée par Solignac et datée de 1728). Cela est au point que Saint-Lambert prétend et soutient que ce ne peut être de lui "* (18).

Solignac recevait donc chez lui quelques amis pour parler de littérature. Mais une lettre de Devaux du 19 octobre 1738 nous donne une idée de l'atmosphère assez morne qui devait y régner : *" Après dîner, j'allai m'ennuyer chez Solignac pendant une bonne heure, mais en récom-*

*pense, j'emportai trois feuilles des Observations, qui m'ont assez amusé*". Il s'agit des *Observations sur les écrits modernes*, de l'abbé Desfontaines, la bête noire de Voltaire à cette époque.

Voltaire d'ailleurs, fait peu de cas de Solignac, qu'il ne cite presque jamais dans sa correspondance. Il semble pourtant qu'il ait utilisé des mémoires fournis par le secrétaire du roi de Pologne lors de la nouvelle édition de son *Histoire de Charles XII*, où Stanislas et Solignac avaient relevé quelques erreurs. En décembre 1738, il rit quand on lui dit que sa nouvelle édition va faire du tort à l'*Histoire de Stanislas* que prépare Solignac. Madame de Graffigny, qui admire beaucoup Voltaire, partage son point de vue, et se moque des prétentions littéraires de Solignac. En 1743, celles-ci se sont accrues, il fait imprimer deux opuscules, et demande qu'on lui envoie les discours de réception de l'Académie française (est-ce pour lui qu'il y songe ?).

L'un des opuscules est le *Projet de l'histoire de Stanislas Ier*, paru à la fin de l'année (19). En 19 pages, il annonce une *Histoire de Stanislas* qui ne paraîtra jamais, peut-être parce que le roi lui-même s'y est opposé. La correspondance nous apprend qu'il est très difficile d'obtenir l'autorisation de publier un *Prospectus*, suivant le mot employé à l'époque. Solignac doit attendre plusieurs mois avant qu'il ne sorte. Mais son texte est bon, Madame de Graffigny l'apprécie, elle demande à Panpan de le lui faire savoir. Il est " transporté de joie " quand il reçoit ce compliment.

Ce succès le console peut-être d'une plus grave déception. Solignac a voulu s'exercer dans le domaine de la critique. Il donne à un imprimeur parisien, par l'intermédiaire de Madame de Graffigny et d'un abbé une *Lettre à M. le marquis d'A... au sujet de l'oraison funèbre de M. le cardinal de Fleury par le Père de Neuville du 26 juillet 1743*. Madame de Graffigny éclate de rire : le préambule, semé de la plus plate érudition, fait la moitié de l'ouvrage, le reste est d'un lourd qu'elle trouve ridicule, car on ne peut critiquer un discours aussi léger qu'en prenant le ton du badinage. *Ah ! J'ai bien reconnu là le père des Amours d'Horace !* s'exclame-t-elle. On joue alors à Solignac un tour pendable. Son imprimeur parisien publie bien sa Lettre, mais en la faisant suivre d'une critique qui tourne son auteur en ridicule. Et on a beau lui réclamer deux autres éditions, chaque fois, il y joint le même appendice, intitulé *Réflexion d'un jeune étudiant en droit sur une lettre adressée à M. le marquis d'A... au sujet de l'oraison funèbre de M. le cardinal de Fleury*. Dans une lettre du 9 août 1743, Madame de Graffigny écrit au sujet de Solignac : " *Pourquoi se mêle-t-il de barbouiller du papier ?... Nous savons bien que depuis sa sortie de l'école, il a fait de forts mauvais livres*". Elle goûte évidemment toute l'ironie du texte de la *Réflexion*, quand on sait qu'il s'applique à un écri-

vain de 58 ans : “ *Je puis dire qu’à la lecture de sa lettre, on voit bien que c’est un jeune homme qui en est l’auteur. On remarque avec plaisir une maturité de jugement, une teinture d’atticisme qui donne beaucoup à espérer. Mais le style ne se soutient pas également, et il n’est pas assez châtié. D’ailleurs, tout l’ouvrage se ressent d’une petite affectation de paraître savant : on excuse volontiers ce défaut chez un jeune homme qui a encore la mémoire chargée de la lecture de nos auteurs. Un peu d’usage du monde lettré épurera ce goût* ”. “ *Vous direz tout ce que vous voulez, conclut Madame de Graffigny le 18 août 1743, mais je ne puis m’empêcher de rire toutes les fois que j’entends parler de l’aventure de Torticolis* ” (20).

La partie publiée de la Correspondance de Madame de Graffigny ne va pas au-delà de cette date. Ajoutons tout de même, à la louange de Solignac, que son *Histoire de Pologne*, en 5 volumes, parue en 1750 à Paris, est de bien meilleure qualité que ses productions antérieures (21). Certes, il entre dans beaucoup de détails, que Voltaire, pour faire court, aurait négligés. Mais son histoire est celle d’un moraliste, qui explique les événements par la psychologie des hommes, qui démonte les combinaisons politiques, qui juge les comportements en distribuant les éloges et les blâmes. Il semble qu’il ait enfin trouvé le genre qui lui convenait le mieux et cet ouvrage lui a enfin ouvert, à 66 ans, le chemin de la réputation littéraire !

Pour écrire cette *Histoire de Pologne*, qui va des origines à 1575, Solignac a disposé de la très riche bibliothèque du comte abbé Zaluski, que celui-ci, qui avait choisi de suivre Stanislas, avait apportée à Lunéville. Mais Boyé nous a appris depuis longtemps par ses travaux que cet érudit, qui ambitionnait le chapeau de primat de Lorraine, est rentré en Pologne en 1742, lorsqu’il a vu qu’on lui préférait un autre candidat. Heureusement pour Solignac, les caisses dans lesquelles il avait emballé ses livres sont restées encore trois ans à Lunéville ; et quand il a fallu enfin les lui expédier, en 1745, Solignac a fait prélever, sur ordre de Stanislas, les 18 volumes qui lui étaient indispensables. Ils forment encore aujourd’hui le “ fonds Zaluski ” de la Bibliothèque municipale (22). Pour récompenser le comte polonais de ce don presque forcé, on lui a décerné par la suite, après qu’il eût accepté de le faire, le titre de membre de l’académie fondée par Stanislas. Il me semble évident que Solignac, fin diplomate, a dû être pour beaucoup dans cette négociation.

En outre, Solignac a certainement bénéficié du conseil de son entourage. Dès septembre 1742, il leur fait lire des extraits de son ouvrage, qui était déjà en chantier, et il se soumet humblement à leurs critiques. Devaux nous en donne un intéressant témoignage : “ *Ce matin, j’ai eu Torticolis et son histoire, qui ne fait que croître et embellir. Ce n’est pas par*

*plaisanterie du moins ; j'en suis réellement enchanté... Cet homme qui nous a tant ennuyés, qui a fait de si mauvais contes, a pris dans cet ouvrage le ton le plus raisonnable et le plus noble. S'il pêche même, c'est uniquement de ce côté. Je crois que son plus grand défaut est l'élévation du style et la fréquence des réflexions, que je lui retranche cependant tous les jours impitoyablement, sans être touché de l'extrême et presque ridicule docilité qu'il montre pour mes moindres avis" (23).*

#### 4° Portrait de Solignac dans ses dernières années.

Précisons d'abord que nous ne possédons aucun portrait du chevalier de Solignac. Le seul dont il est fait mention est celui que possédait l'académie, et qui avait été fait en Italie, nous ignorons à quelle occasion (peut-être après qu'il ait été reçu membre de l'académie des Arcades, à Rome ?). Il a été malheureusement brûlé avec les portraits des lauréats de l'académie par un bataillon de " fédérés " lors du saccage des locaux de l'académie à l'hôtel de ville en 1792. Nous ne savons donc pas s'il était grand ou petit, beau ou laid. L'absence de mention dans les textes sur son aspect physique peut nous laisser croire que de nos jours, son signalement sur une carte d'identité aurait comporté la mention *Signe particulier néant*, comme il convient à un agent plus ou moins secret qui doit rester anonyme.

Solignac semble avoir été l'homme d'une longue fidélité conjugale. Sa femme, qui avait partagé ses dangers, lui restait indispensable en Lorraine. Elle soutenait son ambition, elle recevait ses amis, elle le conseillait, elle lui faisait même les critiques dont il avait besoin pour progresser. Nous savons qu'il avait négocié avec Pierre de Sivry sa succession comme secrétaire perpétuel de l'académie de façon à assurer à son épouse une rente s'il devait la laisser veuve. Mais elle est morte quelques semaines avant lui, au début de l'année 1773, et le décès de sa femme l'a plongé dans un profond abattement. M. Maigret, professeur de quatrième au Collège de Nancy, a composé à cette occasion une épitaphe latine dont j'ai fait la traduction suivante : *" Ils reposent tous deux dans ce tombeau, unis par le ciel dans la mort comme dans la vie. Toujours ce couple montra une égale noblesse dans des circonstances diverses : il fut le mari d'une femme courageuse, et elle la digne épouse d'un homme courageux. Elle fut l'honneur du sexe féminin, mais lui, comme l'abeille nourricière, il te nourrit au berceau, ô Académie, de sa bouche d'où s'écoulait le miel (24).*

Les Solignac, qui avaient eu au moins deux garçons, avaient perdu tous leurs enfants. Le chevalier avait reporté toute sa sollicitude sur les deux nièces de son épouse, qu'il considérait comme ses propres filles, et qu'il institua ses héritières. Après la mort de Stanislas, il avait quitté le château de Lunéville, et il était venu s'établir à Nancy dans une maison

du faubourg Saint Pierre, sur le territoire de la paroisse de Bonsecours. Cela lui épargnait beaucoup de déplacements pour se rendre à la bibliothèque, qui se trouvait alors dans les locaux de l'hôtel de ville.

Sur la fin de sa vie, comme il arrive souvent aux vieillards, Solignac s'attendrissait sur lui même et sur sa jeunesse. Ses biographes nous disent qu'il était encore capable de réciter devant ses auditeurs, des passages entiers des sermons qu'il avait composés autrefois. On l'écoutait avec respect pour son âge et admiration pour la qualité de sa mémoire, mais on conçoit facilement que quelques années plus tôt, des esprits aussi vifs que ceux de Devaux ou de Saint Lambert aient pu le trouver lourd. Nourri des auteurs antiques, surtout latins, il les citait abondamment dans ses discours, qui n'échappaient pas toujours au reproche de cuistrerie. Il n'a jamais pu se débarrasser complètement de la forme d'esprit scolaire qu'il avait acquise au début de son existence. Il s'intéressait particulièrement aux élèves du Collège de Nancy, tenu par les chanoines réguliers, et présidait avec émotion la cérémonie de la distribution de leurs prix. Un des professeurs de ce collège, l'abbé Edme Ferlet, était devenu son ami, son confident et il le considérait presque comme son fils adoptif. Il aimait se raconter, mais on peut supposer qu'il évoquait toujours les mêmes épisodes de sa vie, en les enjolivant peut-être, car nous l'avons dit, il laissait dans l'ombre beaucoup d'autres phases, moins glorieuses, de son existence.

Elève des Jésuites, qui avaient la réputation de l'être tous, Solignac a toujours été un gros travailleur. Il menait de front encore à 60 ans passés, le secrétariat de Stanislas, la surveillance de la bibliothèque, la correspondance de l'académie, la rédaction des comptes rendus et des discours de l'académie, la lecture et la critique des ouvrages qui lui étaient envoyés et ses travaux personnels. Il devait être par moments débordé : il l'avoue lui même, quand on le voit renoncer à certaines tâches ou prononcer des discours dont il nous dit lui-même qu'ils sont inachevés. Mais peut-être appartenait-il à cette race de gens qui ont besoin, pour bien faire, d'être toujours écrasés de travail. Il prenait tout de même des vacances, et on nous signale à diverses reprises qu'il va prendre les eaux, à la fin de l'été, en Alsace ou dans les Vosges, dans des stations où il retrouve des amis et prend soin de sa santé.

Il semble que Solignac ait été toujours fidèle en amitié aussi bien qu'en amour. Ne parlons pas de son attachement à Stanislas, qui allait de soi. Il parle avec émotion de Tercier, avec lequel, après l'aventure polonaise, il était resté en rapports intimes. Il s'entendait assez bien avec le père de Menoux, dont il réprouvait tout de même le caractère excessif : tout en rondeur, il désapprouvait, mais en même temps admirait peut-être un homme aussi anguleux.

Il rendait volontiers des services, mais ceux-ci étaient souvent intéressés. Il a compris que dans les milieux littéraires, il est indispensable d'avoir des amis bien placés qui disent du bien de vous. Ce calcul est probablement la clé de son attitude envers Fréron, qu'il a reçu à bras ouverts à l'académie, parce que ses " feuilles " étaient très lues.

Commensal de Stanislas, Solignac devait être un bon vivant. C'était un méridional joyeux, optimiste, actif, qui cherchait à amuser le roi autant qu'à la servir. Boyé va jusqu'à dire qu'il était " *pétillant d'humour, charmant parleur, boute en train des réunions* " (25). Il était d'une grande souplesse, prêt à s'adapter à toutes les circonstances et trouvant toujours dans ses lettres les mots qui convenaient à toutes les situations. Il participait bien entendu à ces interminables repas de la cour de Lunéville, qui agaçaient Voltaire, peu soucieux de faire bombance, et qui préférait travailler tranquillement le soir dans sa chambre. Nous possédons, dans les archives de l'académie, un récit de la mort de Solignac qui nous paraît assez irrévérencieux, mais qui, si l'on en juge par le contexte, n'a peut-être pas cherché à l'être :

" *Vous savez sans doute que Madame de Solignac est morte depuis quelques semaines ; nous avons aussi perdu son mari, notre aimable Anacréon. Il n'a été malade que cinq ou six jours, et c'est par un pépin que l'athénien fut suffoqué, le français est mort pour avoir mangé des beignets avec des petits pâtés qui lui ont causé une indigestion* " (26). Si nous combinons ce témoignage avec celui de Ferlet, nous pouvons reconstituer ainsi la façon dont les contemporains ont perçu la mort de Solignac : le veuf inconsolable est resté quelque temps prostré ; quand il retrouve un peu de courage pour vivre, il retrouve en même temps son appétit, et c'est de cela qu'il meurt, en épicurien tranquille, comme il avait vécu. En fait quelques rares indices peuvent nous laisser croire qu'il est mort d'une attaque cérébrale : l'année précédente, il souffrait déjà de graves migraines, et, quelques heures avant sa mort, dans les bras de l'abbé Marquet, il avait perdu l'usage de la parole (*Sa langue s'était épaissie*, écrit Ferlet).

### Conclusion.

Que conclure ? Pierre Joseph La Pimpie, devenu le chevalier de Solignac pour la postérité, est mort le 28 février 1773, à l'âge de 88 ans, après une existence bien remplie. Il pouvait, sur ses vieux jours, se montrer fier de sa réussite. Qui eût dit que ce prédicateur à l'accent méridional, que les parisiens trouvaient un peu grotesque, que ce secrétaire plutôt effacé d'un écrivain aveugle, que ce littérateur trop appliqué, venant mendier les conseils et les encouragements d'un Fontenelle, qui était la bonté même, et ne décourageait jamais personne, que ce diplomate subalterne exilé au fond de la Pologne serait jamais parvenu à quelque



chose ? On se moquait de lui, sans doute, et l'on trouvait son ambition déplacée, surtout de la part d'un homme de si basse extraction. Mais il avait pour lui une grande force : une volonté obstinée d'accomplir jusqu'au bout ce qu'il savait être sa vocation véritable. Sa vocation littéraire avait pris la place de sa timide vocation ecclésiastique, mais elle avait pris aussi toute la force, toute l'exigence, toute la sainteté, oserai-je dire, d'une vocation religieuse. Il était devenu, pour lui-même, comme pour les autres, une sorte de prêtre du culte des Lettres, chargé d'une mission sacrée. Il prenait très au sérieux la littérature, il défendait les règles des genres comme s'il en eût été le gardien, il faisait respecter le goût comme s'il en eût été le seul dépositaire. Dès qu'il avait revêtu son costume de secrétaire perpétuel, cet homme qu'on croyait léger officiait avec pompe et gravité. L'académie de Stanislas avait besoin, à ses débuts, d'un homme comme lui, qui se dévoue corps et âme à son service, et qui en organise avec soin le fonctionnement.

Solignac a fini par atteindre, sur le tard, le but presque irréalisable qu'il s'était fixé dans sa jeunesse. Il a su pour cela, saisir à pleines mains l'unique chance qui lui a été donnée, sa rencontre avec Stanislas, au moment où ce dernier avait grand besoin de lui. Son succès est mérité : il a su faire preuve de courage, quand il le fallait, de dynamisme, de souplesse, d'astuce et surtout toute sa vie, il a été un grand travailleur. Mais qu'on nous permette une remarque un peu plus critique, puisque aussi bien nous n'avons pas ici la prétention de prononcer un éloge académique, mais de porter un jugement équitable : c'est un monarque âgé, qui fait en 1750 pour fonder sa Société Royale et sa Bibliothèque le choix d'un écrivain déjà vieux. L'un et l'autre ont été formés à la fin du siècle précédent. Ils nous donnent l'impression de vouloir créer à Nancy l'académie qui aurait pu y être instituée en 1720 ou 1730. Saluons comme il convient tout le mérite de cette réussite tardive, mais regrettons peut-être qu'on n'ait pas insufflé au départ à cette académie un esprit plus jeune, un sang plus neuf, qui lui auraient permis peut-être d'éviter la " traversée du désert " qu'elle a connue pendant de longues années après la mort de Stanislas !





## Notes.

1. M. Druon. " Stanislas et la Société Royale des Sciences et Belles Lettres ". Mémoires de l'Académie de Stanislas, 5<sup>ème</sup> série, tome X, année 1892. P 17-80.

2. Christian Pfister. " Histoire de l'Académie de Stanislas ", dans Table alphabétique des publications de l'Académie de Stanislas (1750-1900), rédigée par J. Favier. Nancy, Berger Levrault 1902. P. 1-42.

3. Abbé Emile Hatton. " La Société Royale des Sciences et Belles lettres de Nancy (Académie de Stanislas) de 1750 à 1793. Son histoire. Son action sur la mentalité nancéienne ". Thèse de doctorat ès Lettres soutenue le 16 mai 1952 devant l'université de Nancy. Exemplaire dactylographié.

4. Pierre Boyé. " Eloge historique du chevalier de Solignac, premier secrétaire perpétuel de l'Académie (1684-1773) ", Discours de réception à la séance publique du 25 mai 1905. Mémoires de l'Académie de Stanislas, 6<sup>ème</sup> série, tome II, année 1905, p. XLIII-CIV.

5. Pierre Esprit de Sivry. " Eloge historique de Pierre Joseph de la Pimpie, chevalier de Solignac ", prononcé le 26 juin 1774. Mémoires manuscrits de l'Académie de Stanislas.

6. Edme Ferlet. " Eloge de M. le chevalier de Solignac, secrétaire du cabinet et des commandements du roi de Pologne...l'un des administrateurs du Collège de Nancy, prononcé pour la rentrée des classes " A Nancy, chez Leseure frères, 1774, 43 pages.

7. Correspondance de Madame de Graffigny, éditée par J.A. Dainard et ses collaborateurs.

Université d'Oxford, The Voltaire Fondation. 5 tomes sont actuellement parus : Tome I, (1985), 1716-17 juin 1739, 592 pages. Tome II (1989), 19 juin 1739-24 septembre 1740,

505 pages. Tome III, (1992), 1<sup>er</sup> octobre 1740-27 novembre 1742, 498 pages. Tome IV, (1996), 30 novembre 1742-2 janvier 1744, 592 pages.

8. Correspondance de Madame de Graffigny. Tome I. Note de la lettre 130 du 15 mai 1739.

9. Chevalier de Solignac. " Eloge historique de M. de Fontenelle ", prononcé le 8 mai 1757. Nancy, Haener, 1757, in 4°. Citation d'après le manuscrit de l'académie.

10. Abbé Gauthier. “ La vie et les lettres de Messire Jean Soanen ”, 2 tomes, Cologne 1750.

11. André Rossinot. “ Stanislas ”. Editions Michel Lafon, 1999. 305 pages. Voir p. 91-93.

12. Ce récit est tiré de l’Eloge d’Edme Ferlet.

13. Chevalier de Solignac. “ Lettre d’un seigneur polonais écrite de Königsberg à un seigneur de ses amis à Varsovie ”. A Königsberg, 10 septembre 1935, 24 pages. L’exemplaire de la Bibliothèque municipale de Nancy porte la cote 80210(18).

14. Correspondance de Madame de Graffigny. Tome I. Lettres 126 du 4 mai 1739 et 144, note 19, du 16 juin 1739.

15. Correspondance de Madame de Graffigny. Tome I. Note de la lettre 105, du 17 mars 1739

16. Correspondance de Madame de Graffigny. Tome I. Voir les nouvelles données par Devaux dans les notes des lettres 53 (19-20 novembre 1738) et 55 (23 novembre 1738).

17. Correspondance de Madame de Graffigny. Tome I. Note de la lettre 124, du 30 avril 1739.

18. Correspondance de Madame de Graffigny. Tome I. Lettre 130 du 15 mai 1739 et notes.

19. Chevalier de Solignac. Projet de l’histoire de Stanislas Ier, roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar. Paris, Prault père, 1743, in 4°, 19 pages.

20. Correspondance de Madame de Graffigny. Tome IV. La mésaventure de Solignac est racontée en détail dans les lettres 577, 580, 583, 584 (du 9 août 1743) 585 (du 18 août 1743) et 595, ainsi que dans les notes de ces lettres, où sont citées les lettres de Devaux.

21. Chevalier de Solignac. “ Histoire générale de Pologne ”. Paris, J.T. Hérisant, 1750, 5 volumes.

22. Pierre Boyé. “ La cour polonaise de Lunéville (1737-1766) ”. Berger Levrault, 1926, 351 pages. Voir sur Zaluski p. 123-125.

23. Correspondance de Madame de Graffigny, Tome III. Lettre 457, note 19. Citation de la lettre de Devaux du 4-6 septembre 1742.

24. Le texte latin est cité dans Pierre Boyé, “ Eloge historique du chevalier de Solignac ”, 1905, p. LXX, note 2. C’est également de cet éloge de Boyé que sont tirés la plupart des détails qui suivent.

25. Pierre Boyé. “ Stanislas Leczczinski et le troisième traité de Vienne ”. Thèse de doctorat ès Lettres, Nancy 1898, 588 pages. Voir p. 173.

26. Lettre d'André de Pirouel, datée du 4 mars 1773, figurant dans les procès verbaux manuscrits de l'académie.